

## Article

---

« Les ligues néo-malthusiennes françaises de 1896 à 1939 : idéologie de droite sous un manteau ouvriériste »

André Lux

*Cahiers québécois de démographie*, vol. 27, n° 2, 1998, p. 199-219.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/010249ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

**Les ligues néo-malthusiennes françaises  
de 1896 à 1940 : idéologie de droite  
sous un manteau ouvriériste**

André LUX \*

Les néo-malthusiens se disent disciples de Malthus à ceci près qu'ils recommandent comme frein préventif de la misère le recours à la contraception, ce que refusait le pasteur. En fait, et c'est très important de le souligner, le néo-malthusianisme ne se confond pas avec la simple pratique de la contraception. Il est une doctrine qui, se basant sur une perception tronquée de ce que les néo-malthusiens appellent la « loi de Malthus », donne à celle-ci le statut de loi naturelle immuable et incontournable au même titre que l'ensemble des lois du monde physique (par exemple la loi de la gravitation universelle) et, pensent-ils, du monde économique. C'est à l'individu de s'adapter à *titre individuel* à la loi de Malthus par la pratique de la contraception, et cela *quel que soit le système social* dans lequel il vit. La misère ne relève dès lors en rien, ou si peu, des vices de fonctionnement de la société, mais uniquement ou très largement de la tendance quasi irrationnelle de proliférer dès que les ressources augmentent. Ainsi, les individus, parce qu'ils sont imprévoyants, tombent sous le couperet de la loi d'airain de Malthus et se condamnent eux-mêmes à la pauvreté.

Certes, on trouve ce langage chez le pasteur anglais, surtout dans son *Essai sur le principe de population*, mais celui-ci voit en même temps les rapports entre la démographie et l'économie sous un angle très différent, surtout dans ses *Principes d'économie politique*, ouvrage que ses disciples n'ont manifestement pas médité. C'est que la pensée de Malthus est contradictoire en juxtaposant deux conceptions inconciliables

---

\* Professeure émérite, Département de sociologie, Université Laval, Sainte-Foy, Québec G1K 7P4.

de son Principe de population, comme je l'ai exposé ailleurs (Lux, 1968 : 1091-1106, et 1984 : 63-74). Ses disciples ne retiennent que sa conception biogéographique-mécaniciste, qui condamne les classes laborieuses à un retour périodique de la misère extrême et à la surmortalité, et ils cherchent une issue du côté de la contraception comme antidote à la « passion entre les sexes ». Par contre, dans sa conception dite psychosociologique du Principe de population, *Malthus fait jouer un rôle non négligeable à l'environnement socio-politique de l'individu, c'est-à-dire aux structures de la société*. Quand celles-ci sont favorables, les lois mêmes du marché permettent l'amélioration durable du niveau de vie des classes laborieuses et leur responsabilisation en matière de procréation, de sorte que le frein préventif se révèle efficace. La « loi de Malthus » n'est plus alors une loi d'airain. Malthus n'est donc pas tel qu'on l'a souvent dépeint, à savoir ce conservateur invétéré, adversaire des réformes de structure et défenseur des privilèges de la classe dirigeante et notamment des propriétaires terriens.

Ceci dit, je compte montrer la filiation existant entre la *Malthusian League*, fondée en Angleterre en 1877, et les ligues néo-malthusiennes françaises d'avant 1940, dont la première, la *Ligue de la régénération humaine*, a été fondée en 1896 par Paul Robin, un ex-membre du Conseil général de la Première internationale socialiste. Comme les textes cités ici le montreront, les dirigeants de la *Malthusian League*, et surtout les membres de la dynastie des *Drysdale*, sont, à quelques exceptions près, tout sauf des socialistes et s'inscrivent dans la partie droite de l'échiquier idéologique en matière de conception de l'organisation de la société.

En parlant de filiation, je vais à l'encontre de la thèse de Francis Ronsin qui, dans son livre *La grève des ventres* paru en 1980, présente les néo-malthusiens français comme des progressistes bien ancrés à gauche. Ceux-ci se disent effectivement de gauche, ce qui signifie à cette époque qu'ils sont à la fois anticapitalistes et anticléricaux. Les affrontements entre la gauche et la droite sont alors virulents. Ces gens prêchent aux ouvriers la limitation des naissances et, à ce titre, ils s'en prennent non seulement au clergé et aux « calotins », mais aux membres du gouvernement de droite et des classes dirigeantes qu'ils qualifient péjorativement de *repopulateurs* ou encore de *procréatomanes*. Rappelons ici que la France de la Troisième République est dans une phase de dénatalité assez avancée et que l'establishment bourgeois réagit par une politique nataliste

destinée surtout aux classes laborieuses et qui débouchera sur la fameuse loi de juillet 1920 interdisant toute diffusion des procédés anticonceptionnels. On peut penser que la gauche française réagit viscéralement aux positions et aux politiques de la droite et favorise donc spontanément le néo-malthusianisme, dans la mesure où elle l'identifie à la croisade pour la contraception et la libre maternité.

Cependant, sous les apparences d'un discours de gauche qui s'inspirerait de l'idéologie socialiste du début du siècle, les thèses défendues par les ligues néo-malthusiennes françaises sont à bien des égards très proches de celles de la Malthusian League anglaise; celle-ci a exercé un *leadership incontesté* dont les ligues françaises ont de toute évidence subi l'influence droitière. Il est dès lors pour le moins étrange de constater que Ronsin s'abstient d'analyser le contenu des publications néo-malthusiennes françaises. Il les connaît pourtant puisqu'il les cite occasionnellement, sans pourtant jamais les rapprocher de celles de la Malthusian League. C'est comme s'il avait suffi à Paul Robin et à ses compagnons de s'attaquer aux positions natalistes de la droite française pour défendre *ipso facto* des thèses progressistes de gauche. Si tel avait été le cas, comment expliquer les débats entre eux et la grande majorité des socialistes ? Il ne suffit effectivement pas de prendre le contre-pied de ses adversaires idéologiques pour rester fidèle à son propre *credo* idéologique; celui-ci peut en effet subir des évolutions parfois spectaculaires, comme l'a notamment bien montré Yves Charbit en 1981 à propos des économistes « bourgeois » français, passés du malthusianisme (distinct du néo-malthusianisme) au populationnisme entre 1840 et 1870 sous l'effet d'un changement du contexte démo-économique (Charbit, 1981).

Ce n'est pas le lieu ici de faire l'histoire événementielle des quatre mensuels <sup>1</sup> édités sous la bannière du néo-malthusianisme français. Ronsin l'a faite. Elle reflète des conflits sérieux qui divisent les protagonistes. Le premier de ces mensuels, *Régénération. Organe de la ligue de la régénération humaine (bonne naissance – éducation intégrale)* est fondé par Paul Robin sous la forme d'un numéro-programme paru en décembre 1896. Il faudra attendre avril 1900 pour la publication de son numéro 1; 26 autres numéros sortiront à intervalles irréguliers jusqu'en avril 1907 avant la disparition de l'organe sous l'effet d'une scission autour de la personne de Robin. Eugène Humbert regroupe ses fidèles et lance le 15 avril 1908 le

<sup>1</sup> Voir références dans la bibliographie.

premier numéro de *Génération consciente*, qui paraîtra régulièrement chaque mois jusqu'au 1<sup>er</sup> août 1914, veille de la Première Guerre mondiale. Les adversaires se regroupent autour d'Albert Gros, qui lance en novembre-décembre 1908 le premier numéro du mensuel *Le malthusien. Contre la pauvreté par la limitation des naissances*; 68 numéros paraîtront jusqu'en juillet 1914. Il ne sera guère fidèle à ce qu'il proclamait au départ : « Élevons la théorie en plein azur, donnons-lui ce qui lui a toujours manqué : des ailes ! ». La guerre n'est pas la seule cause de l'interruption prolongée du premier de ces deux périodiques néo-malthusiens. La loi de 1920 en retarde la reprise. Ce n'est qu'en mai 1931 qu'Eugène Humbert relance son mensuel sous un nouveau nom, dont le sous-titre rappelle 1896 : *La grande réforme. Organe de la Ligue de la régénération humaine. Culture individuelle – réforme sexuelle – transformation sociale*. Le numéro 100, en date d'août 1939, sera le dernier.

Les thèmes favoris des quatre périodiques néo-malthusiens français sont les mêmes que ceux des deux périodiques *The Malthusian* (1877-1921) et *The New Generation* (1922-1952) de la Malthusian League d'Angleterre. Le ton des premiers, surtout celui du *Malthusien*, est par contre beaucoup plus polémique, voire grossier par moments. Trois thèmes principaux forment l'ossature de la pensée néo-malthusienne :

1. Le principe ou loi de population est une loi biologique, qui est à la base des sciences sociales et qui a dès lors l'évidence de son côté;
2. la surpopulation est la cause première, voire unique de tous les maux qui accablent l'individu et la société;
3. le néo-malthusianisme (dénommé parfois néo-malthusisme) est le remède principal, voire unique à ces maux.

Comme corollaires de ces trois thèmes, citons 1<sup>o</sup> le néo-malthusianisme comme passage obligé, condition *sine qua non* du progrès et du bien-être, 2<sup>o</sup> la surfécondité comme comportement criminel, et 3<sup>o</sup> le nécessaire contrôle de l'immigration.

Comme conséquences de ce *credo* doctrinal, retenons les débats des néo-malthusiens avec leurs adversaires socialistes en Angleterre et leurs « amis » socialistes orthodoxes en France.

Sur chacun de ces thèmes, les périodiques de la Malthusian League et ceux des ligues françaises sont on ne peut plus prolifiques. Le choix d'un certain nombre de textes anglais et français et leur confrontation directe sont très instructifs et permettent de dégager la filiation idéologique des néo-malthu-

siens de France à l'égard de ceux de la Malthusian League, d'autant plus que les premiers se réfèrent fréquemment aux seconds et en particulier à la famille Drysdale comme à des maîtres à penser. Chacun des textes pourrait faire l'objet d'une analyse plus ou moins longue, mais, dans le cadre restreint d'un article, je préfère laisser plus de place aux auteurs, sachant que la simple lecture des textes retenus fera apparaître la parenté idéologique entre les deux groupes de part et d'autre de la Manche <sup>2</sup>.

### **LES TROIS THÈMES DE BASE DU CREDO NÉO-MALTHUSIEN**

#### **Principe de population, loi biologique évidente, base des sciences sociales**

A) Du côté de la Malthusian League, voici un échantillon de trois textes :

Son président, Charles R. Drysdale s'adresse le 2 avril 1897 au *National Individualistic Club* :

Vous savez sans doute aussi bien que moi que la loi d'airain de la population a toujours sévi et continuera toujours de le faire. Vous savez maintenant que l'humanité n'a que le choix d'éviter des naissances ou d'accepter de vivre des vies abrégées lorsqu'il y a trop de monde (*The Malthusian*, 5-1897, p. 1).

Selon Bessie Drysdale, la bru de Charles R. Drysdale,

Des faits et des chiffres irréfutables montrent que la population du monde manque de nourriture, de sorte que le frein de la misère est toujours à l'œuvre sur le dos des membres les moins chanceux de l'humanité. Si l'on cultive plus de terres et produit plus de céréales, la population fait un bond en avant pour peu de temps encore une fois jusqu'à se heurter à nouveau à sa destinée insurmontable de misère et de mort (*The Malthusian*, 7-1908, p. 55).

<sup>2</sup> Certains pourraient voir là une « approche d'anthologiste » au détriment d'une approche historique et épistémologique. Sachant que les lecteurs et lectrices ont quelque culture en sciences humaines, je n'ai pas cru nécessaire de resituer ces propos dans le contexte plus large du développement du positivisme ou des méthodes dites scientifiques. Pour la même raison, je me suis contenté dans l'introduction de situer très brièvement la pensée des néo-malthusiens français dans le *contexte historique* d'une France dont la dénatalité pousse ses dirigeants de droite vers des mesures natalistes mal reçues par ceux et celles à qui elles sont destinées. Malgré la brièveté de ce rappel, la présentation qui suit ne se veut pas a-historique.

Ce texte constitue un exposé parfait de la version biologico-mécaniciste du principe de population de Malthus, selon laquelle la « passion entre les sexes » conduit toujours au retour de la misère et à la surmortalité. Fatalité d'une loi de la nature copiée sur celles du monde infra-humain.

Dans *The Malthusian* de septembre 1910, on lit :

Nous ne pouvons réfléchir sérieusement et en toute justice à cette question du néo-malthusianisme sans constater qu'elle forme la pierre angulaire de toutes les institutions sociales, de sorte que si une société se construit sans prendre en compte son importance *fondamentale*, elle ressemble à cet homme qui bâtit sa maison sur le sable (p. 3).

Si on rapproche ces trois textes, il apparaît clairement que les institutions humaines ne semblent avoir de fondement solide que dans le respect du déterminisme d'une loi de population construite sur le canevas des lois immuables de la nature.

B) Du côté des néo-malthusiens français, Gabriel Giroud écrit ce qui suit dans *Régénération* (1906) à propos des contradicteurs anarchistes des néo-malthusiens<sup>3</sup> :

C'est parce qu'ils repoussent *a priori* sans examen, comme de vulgaires croyants, la *loi naturelle, biologique* de Malthus, qu'ils ne considèrent la prudence procréatrice que comme un moyen auxiliaire [...] pour parvenir à l'état social de leur rêve. C'est parce qu'ils se refusent à voir qu'il s'agit non pas d'une loi politique et purement économique, mais d'une *loi de la vie*, dominant tous les actes humains, supérieure aux combinaisons d'organisation sociale, indépendante des régimes et des états sociaux qu'ils placent — comme d'ailleurs la plupart des socialistes — notre propagande au niveau de l'œuvre de petits teigneux ou des filles catholiques tuberculeuses. Le moindre effort pour étudier la question leur révélerait que [...] la loi de Malthus est le chapitre premier de toute vue, quelle qu'elle soit, sur l'organisation des sociétés. La sociologie ne peut pas ne pas tenir compte de cette loi biologique (p. 197).

Ce texte est d'une clarté plus limpide encore que celui de Bessie Drysdale. La vie des individus et des sociétés est dominée par une loi biologique qui est d'une essence supérieure à celle de leurs actions volontaristes et est donc incontournable. On trouve dans ce texte d'autres thèmes, celui de l'évidence du néo-malthusianisme, celui de l'affrontement avec les socia-

<sup>3</sup> Ici comme par la suite, les mots en italiques sont tels dans les textes originaux.

listes. Ajoutons le texte suivant de Fernand Kolney dans *Génération consciente*, n° 28 de juillet 1910 :

Plus malfaisant encore que celui qui exploite le pauvre est celui qui le fait naître. Nous avons dit au prolétariat : Pareille à la loi de la pesanteur qui régit tous les corps, une loi régit le corps social. C'est la loi de population (p. 1).

Quant à l'évidence de cette loi biologique, voyons la filiation anglo-française :

Selon *The Malthusian* du 16 janvier 1892 :

L'évidence qui établit la vérité de la loi malthusienne de la population, qui fait en sorte de la faire accepter par l'ensemble de la communauté scientifique comme une loi de la nature — « une vérité irréfutable » — est tellement claire et convaincante qu'on se demande parfois comment il se fait qu'elle n'est pas acceptée plus facilement par le grand public comme explication de la pauvreté (p. 1).

Dans le n° 23 d'octobre 1910 du *Malthusien*, G. Castet signe un article (« Les Eugenics ») qui fait écho à ces propos :

Les néomalthusiens prêchent au troupeau humain une arithmétique de toute simplicité : voilà un pain; plus on est nombreux pour le manger, plus les parts sont petites; et inversement, les plus bornés, les plus infatués d'un sot orgueil comprennent cela (p. 180).

Effectivement, n'importe quel lecteur, surtout s'il n'est pas infatué d'un sot orgueil, comprend ce que Castet veut dire « en toute simplicité » ou plutôt en tout simplisme. Les commentaires ou analyses seraient superflus, fussent-ils savants.

### **La surpopulation, cause principale, voire unique, des maux de la société**

A) Voici, parmi tant d'autres, trois textes publiés par *The Malthusian* :

La surpopulation est la cause unique des bas salaires dans un pays libre comme le nôtre, et rien ne justifie que nous nous mettions en peine de trouver un moyen plus accommodant mais indirect d'inculquer cette vérité aux gens. [...] Le travail n'est pas seul à souffrir de la croissance rapide de la population. La moitié des vices et des crimes qui affligent nos districts trouvent leur origine dans cette même cause (n° 57, déc. 1883, p. 466).

La surpopulation est la cause de l'ensemble de la pauvreté et de la criminalité existant aujourd'hui (n° 67, oct. 1884, p. 547).

Comme dans les temps anciens la pauvreté était la cause des invasions de l'Italie par des peuplades asiatiques affamées, de nos jours les gouvernements de nos États modernes subissent les assauts des rejetons misérables de parents surféconds qui, n'ayant rien à perdre, ne donnent pas cher de leurs propres existences et s'en prennent à toutes les marques de civilisation de la société (n° 10, 1901, p. 75).

B) Du côté français, dans *Régénération*, n° 9 de février 1902, Paul Robin publie la lettre qu'il vient d'envoyer en Suède pour proposer C. R. Drysdale comme récipiendaire du cinquième des cinq prix Nobel, destiné à récompenser un travail sur la fraternité des peuples, car, écrit-il, voilà quelqu'un qui a compris que la tendance de la population à croître plus vite que les ressources

est la *seule* cause prédisposante de *toutes* les guerres. S'il n'y avait sur terre que des gens ayant le nécessaire et un honnête superflu, personne ne songerait à risquer vie et souffrances pour prendre ceux des autres (p. 1).

Devant un tel raisonnement, je serais prêt à proposer Robin à titre posthume comme récipiendaire d'un prix Nobel de science politique s'il en existait un. Dans le numéro de mai 1905 de *Régénération*, Giroux déclare, à propos de son débat contre le socialiste Naquet, qui l'a passablement ébranlé :

Je n'ai guère à mettre en balance qu'une ardente conviction, celle-ci que la loi de Malthus est exacte, que la pression constante de la population sur les ressources est la cause initiale de nos misères (p. 33).

Une conviction ardente ne fait pas office d'argument scientifique. Dans le n° 7 (octobre 1910) de *Génération consciente*, un lecteur écrit à la revue :

Continuez donc à prouver par des arguments et des faits que la question sociale n'est qu'une question sexuelle. [...] Pour arriver à ce résultat souhaitable, demeurez des sociologues. Ayez la haine et le mépris des politiciens [...] puisqu'ils ne veulent pas comprendre qu'une seule loi, à notre époque, doit dominer les préoccupations d'une Europe surpeuplée : la loi d'équilibre édictée par Malthus (p. 12).

Le n° 40 de la même revue (1911) recommande vivement la lecture d'un ouvrage de George Drysdale <sup>4</sup> sur la pauvreté, sa seule cause, son seul remède. C'est bien là endosser l'héritage

<sup>4</sup> George, frère aîné de Charles Robert, est décédé avant la fondation de la Malthusian League, mais en a été l'inspirateur.

de la Malthusian League. Cette recommandation, combinée à l'intervention de Paul Robin en faveur de l'attribution d'un prix Nobel à C. R. Drysdale, alors président de la Malthusian League, démontre les liens étroits entre les deux mouvements.

Dans le numéro de mai 1909 de *Génération consciente*, on lit :

Les nègres aux États-Unis étaient 3 millions lors de leur affranchissement. Les voilà près de 10 millions. Conséquence : lutte pour la vie, lynchages, massacres. D'ailleurs, cette guerre est à peu près permanente. [...] C'est que les Yankees ont trop d'esclaves, ils voudraient les chasser des États-Unis. Mais où iraient-ils ? Que faire ? On voit que dans de telles conditions de surpeuplement tout progrès est absolument impossible (p. 2).

Dans le même sens, un rédacteur de *La Grande Réforme* de novembre 1933 écrit :

L'antisémitisme, tout comme la guerre internationale et la guerre sociale, relève de la théorie de la surpopulation, cause de guerre. [...] La haine témoignée à la partie juive d'un peuple donné par la partie antisémite de ce même peuple est d'autant plus aiguë et active qu'elle se manifeste sur un territoire et à une époque où la surpopulation est plus intense. [...] C'est en des pays surpeuplés à l'extrême qu'a toujours sévi l'antisémitisme contemporain [...] en Allemagne, en Russie, en Pologne, en Roumanie. L'explosion d'antisémitisme produite en Allemagne après l'avènement de Hitler nous offre un exemple typique de ce fait. L'Allemagne est un pays grandement surpeuplé. Elle était déjà surpeuplée avant la guerre de 1914-1918, au point qu'elle est la principale responsable de cette dernière. La misère née de la surpopulation engendre la chasse au bouc émissaire, la minorité juive, plus apte au commerce que la majorité chrétienne ou aryenne (p. 1).

Ces deux derniers textes, comme tant d'autres, développent une argumentation d'un simplisme désolant. Voici que le nazisme et les obsessions antisémites de son fondateur sont le produit d'un excès de peuplement, au moment même où ce régime encourage — sans grand succès — les femmes allemandes à faire plus d'enfants pour la gloire du grand Reich.

### **Le néo-malthusianisme, remède principal, voire unique aux maux de la société**

A) Puisque la surpopulation est la cause unique ou principale des maux de la société, *The Malthusian* est convaincu de posséder la solution et même d'avoir déjà réussi à la faire admettre. Aussi écrit-il, dans son n° 41 de juin 1882 :

La thèse de la Ligue malthusienne voulant que le vrai remède aux misères de la société consiste à ne pas surpeupler notre pays fait maintenant l'objet d'une reconnaissance tacite (p. 323).

C'est aller vite en besogne, car dans le n° 52 de juin 1883, il se montre moins présomptueux :

Monsieur Mill [...] et d'autres malthusiens instruits attendent le jour où les gens prendront conscience de la vraie et unique cause de leurs malheurs intolérables et imposeront au parlement la nécessité pressante d'abaisser le taux de natalité de chaque pays au niveau qui permettra à tous les travailleurs de se procurer une nourriture de qualité à bas prix (p. 419).

B) Du côté français, dans *Génération consciente* (n° 8 de novembre 1908), Albert Lecomte parle des 645 candidats à un examen de recrutement pour 30 postes de commis à l'Assistance publique. Le meurtrier Abel Leblanc compte parmi les recalés. Lecomte conclut :

S'il n'y avait pas eu tant de candidats, si Abel Leblanc avait été reçu à l'Assistance publique, il n'aurait pas eu recours au crime pour se procurer de l'argent. Si, si... *on faisait moins d'enfants !*

Le n° 19 d'octobre 1909 renchérit :

Pour nous, ce qui est immoral, c'est la misère répandue par tout le continent civilisé et contre laquelle il n'y a qu'un seul remède : le néomalthusianisme. L'antimilitarisme n'aura triomphé qu'au jour où sur chaque caserne, on pourra lire cette inscription : « *Fermé par suite de la grève des ventres* » (p. 1).

Dans le n° 72 de mars 1913, la féministe Nelly Roussel demande :

Qui n'a pas encore su voir dans cette grande œuvre [le néomalthusianisme] *la solution* — l'unique — du grand problème féministe ? (P. 28.)

Dans le n° 74 de mai 1914, Kolney s'adresse à messieurs les députés :

Que vous le vouliez ou non, il va donc falloir en venir, par la force des choses, au seul moyen apte à débrider toutes les plaies sociales et à replacer tous les groupements humains sur un plan d'équité, c'est-à-dire qu'il va nous falloir laisser les penseurs travailler en toute liberté à la diffusion du néomalthusianisme. [...] Vous êtes acculés. Alors, écoutez-nous : C'est votre seule ressource. [...] Déjà le peuple nous a compris. La partie modérée d'idées de ce peuple sait que nous pouvons, pour ainsi dire, du jour au lendemain, doubler sa part de bien-être. [...] La partie militante de ce même peuple n'ignore pas qu'avec le néomalthusianisme c'est

la révolution de chaque minute, la révolution agissante qui transforme graduellement, un peu chaque jour, la vieille société oppressive en une société équitable, sans barricades et sans semaine sanglante (p. 1).

En d'autres mots, pour ces néo-malthusiens français arborant le drapeau rouge, plus n'est besoin d'un autre type de révolution; pour résoudre la question sociale, comme l'affirme le même Kolney dans le n° 27 de *Génération consciente* (juin 1910), il faut

tout simplement commencer par changer, par la procréation consciente, les conditions actuelles de l'offre de bras et de cerveaux sur le marché du travail. C'est le mal lui-même qui indique le remède. [...] Ne mettons point la charrue devant les bœufs ! (P. 5.)

Cette déclaration ouvre la porte à la formulation d'un premier corollaire des thèmes de base du néo-malthusianisme.

### **THÈMES CONNEXES LOGIQUEMENT LIÉS AUX THÈMES DE BASE**

Les trois thèmes de base débouchent logiquement sur trois corollaires :

- 1° le néo-malthusianisme est la condition *sine qua non* du progrès et du bien-être;
- 2° la surfécondité est criminelle;
- 3° l'État doit contrôler l'immigration.

### **Le néo-malthusianisme, condition *sine qua non* de progrès et de bien-être**

A) Dans *The Malthusian* de mars 1913, Charles Vickery Drysdale, devenu président de la Malthusian League quelque temps après le décès de son père Charles Robert, écrit ceci :

Le simple fait que nous traitons bien en règle générale nos animaux domestiques bien que nous disposions sur eux d'un pouvoir de vie et de mort sert de réponse exhaustive à ceux qui affirment que les gens des classes riches sont insensibles aux souffrances des pauvres et cherchent à les « exploiter » jusqu'à la corde. Les grands capitalistes et leurs entreprises ont habituellement les chevaux les mieux nourris et soignés, et ils préféreraient prendre un soin égal de leurs employés si les conditions le leur permettaient. Mais ils ont stérilisé la grande majorité de leurs

chevaux, ce qui montre le besoin de limiter les effectifs; il en va de même des travailleurs, qui, s'ils limitaient leur descendance, pourraient sans crainte jouir de conditions au moins égales à celles des animaux (p. 20).

Voilà un texte révélateur non seulement du fait que la Malthusian League voit dans la contraception la condition préalable à tout progrès du niveau de vie des prolétaires, mais aussi de sa sensibilité et de sa psychologie concernant les classes inférieures.

B) Du côté français, G. Hardy (pseudonyme de Gabriel Giroux), dans un long article intitulé « Néo-malthusisme et révolution », paru en janvier 1912 dans *Génération consciente*, explique pourquoi, une fois au pouvoir, la minorité qui conduira la révolution fera face à des obstacles insurmontables dont le principal

viendra de la mentalité même et des mœurs — particulièrement les mœurs sexuelles et l'insouciance procréatrice — d'une multitude dominée par d'insatiables appétits et de bas instincts (p. 1).

Il s'agit donc de passer par le néo-malthusisme (sic). Si elle est remplie, cette condition préalable,

en éteignant la misère, se présente comme le remède aux maladies contagieuses, à la tuberculose, à la dégénérescence, comme le fondement indispensable de l'eugénisme, comme le meilleur moyen de lutter contre l'alcoolisme [...] et entraîne la suppression de toutes les guerres, économiques ou militaires, civiles ou internationales, la suppression des crimes sociaux, l'évanouissement des injustices, des prisons, des bagnes et des échafauds. [Elle] fonde la cité prospère, se développant dans la joie, la vérité, la beauté, la bonté, le bonheur (p. 2).

Ce texte, plus optimiste encore que ceux des Anglais, fait de la contraception plus qu'une simple condition préalable à la solution des problèmes de la société : elle devient cette solution elle-même. La simple énumération des « cent fleurs » que fera éclore la rosée des matins prolétaires chantant sous le soleil vivifiant de la contraception parle d'elle-même. On la retrouvera chez les grands ténors du néo-malthusianisme américain des années soixante et soixante-dix, Paul Ehrlich en tête. Dans le n° 57 de décembre 1912 du même mensuel, G. Giroux, encore lui, signe un article intitulé « La Commission (extraparlementaire) de l'impuissance » :

Tâchons d'avoir avec nous les socialistes, les révolutionnaires. Ils font d'habitude trop bon marché de notre doctrine. Ils l'ignorent. Marx et Propotkine les aveuglent. [...] La révolution qui vient,

parce qu'elle n'a pas été préparée par le néomalthusisme, ne sera, comme les précédentes, qu'un chaos immonde de bas instincts déchaînés, qu'une ruée ignoble d'inavouables, d'imbattables appétits, qu'une épouvantable mêlée, où la cruauté et la bestialité seront triomphantes. Et c'est un despote qui ramènera l'ordre. Et les misères, les iniquités, les inégalités recommenceront sans fin, jusqu'à ce que les hommes aient admis que leurs luttes, leurs divisions, leurs haines, leur ignorance proviennent en grande partie du manque d'équilibre entre le nombre des consommateurs et la quantité de produits consommables (p. 1-2).

Décidément, les dirigeants « ouvriers » néo-malthusiens ne tiennent pas leurs troupes en haute estime, ne leur font pas confiance, mais encore pensent-ils qu'ils n'ont pas à les mener au combat révolutionnaire, puisqu'ils ont dans la planification des naissances la solution miracle à la lutte des classes.

### **Surfécondité criminelle**

Si la surfécondité est la cause de tous les maux de nos sociétés, les néo-malthusiens la considèrent logiquement non seulement comme irresponsable mais encore et surtout comme criminelle. Qu'écrivit *The Malthusian* à son propos ?

Une intervention législative s'impose contre la procréation irréfléchie, qui est criminelle (mai 1877, p. 46).

Il faut une grande force morale pour gouverner cette foule toujours plus nombreuse de tuberculeux, d'épileptiques, de déments et de scrofuleux, de manière à leur enseigner la maîtrise de leur instinct de reproduction. Il faudrait leur faire comprendre que c'est grand péché de donner la vie à des êtres qui seront certainement misérables et en mauvaise santé (octobre 1888, p. 77).

La production de familles nombreuses dans n'importe quel pays d'Europe représente la pire offense que quiconque parmi nous peut commettre contre ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front (juin 1894, p. 515).

Qui peut encore douter qu'une opinion publique mieux informée à l'avenir désapprouvera ceux qui mettent au monde des enfants sans leur avoir assuré à l'avance des garanties de bien-être ? (Octobre 1897, p. 66.)

L'auteur de ce dernier texte semble oublier que les prolétaires n'ont pas les moyens d'assurer d'avance leur bien-être car ils sont soumis aux cycles économiques et au retour périodique du chômage sans bénéficier d'allocations de chômage. Devraient-ils alors, pour être responsables, ne plus avoir

d'enfants du tout ? C'est ce que pensent les néo-malthusiens français, comme nous le constaterons en conclusion.

Du côté français, Manuel Devaldès revient plusieurs fois dans *Génération consciente* sur le thème de la *brute prolifique* : en septembre 1910, dans un article intitulé « Contre le parasitisme des brutes prolifiques », en avril 1911 aussi, dans un long texte sur la « Psychologie de la brute prolifique », qui débute comme suit :

Nous avons écrit qu'il fallait boycotter énergiquement le criminel qu'est la brute prolifique. Nous le répétons : pas de pitié pour qui n'a pas pitié; nulle bonté à l'égard de qui est un principe de souffrance. [...] Pas un sou aux familles nombreuses. [...] Oui boycottons la brute prolifique, vous, les conscients, qui supportez les conséquences de ses méfaits (p. 1).

Dans le n° 54, de septembre 1912, il écrit encore ceci d'un père de 15 enfants dont la fille aînée s'est suicidée :

Cette brute prolifique [...] ne juge pas moins naturel [que d'enceindre sa femme 15 fois en 17 à 18 ans] que, pour lui permettre la satisfaction perpétuelle de sa passion de gorille lubrique, les plus âgés de ses enfants travaillent « selon leurs moyens et leurs forces » (p. 4).

G. Hardy, dans le numéro de janvier 1912, écrit :

Après les néomalthusiens initiateurs (les Drysdale, Mme Vickery, Robin, Rutgers) M. Freigneux répète que le pauvre qui a plusieurs enfants est un criminel, inconscient sans doute, mais criminel tout de même (p. 3).

Il y a à la dénonciation de la surfécondité criminelle un motif eugéniste; en effet, la pauvreté résulte notamment de la transmission héréditaire d'incapacités physiques, intellectuelles et morales. Parmi une multitude de textes anglais à l'appui, extrayons celui-ci du *Malthusian* de mai 1879 :

À quoi bon pour les prévoyants et les gens de qualité limiter leur descendance s'ils diminuent par là la pression démographique, ce dont profitent les imprévoyants, égoïstes et vicieux. Attention surtout aux maladies héréditaires.

L'eugénisme, omniprésent chez les néo-malthusiens anglais, se retrouve aussi du côté français; par exemple, dans le numéro d'avril 1900 de *Régénération*, Paul Robin écrit :

Pour notre race, la solution de ce problème, *le plus grave de tous*, est laissée au *hasard*, et on le *complique* follement par la *sélection à l'envers*, la *destruction des meilleurs*, la conservation, la *reproduction des plus mauvais* (p. 5).

### **Le contrôle nécessaire de l'immigration**

Aux néo-malthusiens qui voyaient dans la baisse de l'offre de travail consécutive à l'adoption de leur doctrine la solution au problème des bas salaires, plusieurs socialistes répondaient que cette baisse serait aisément contrebalancée par l'accélération du progrès technique et par l'immigration. Que ce soit en réponse à cette objection ou non, le fait est que, en contradiction avec leur foi dans les mécanismes spontanés des marchés, les néo-malthusiens anglais réclament l'intervention de l'État pour freiner l'immigration. Dans *The Malthusian* de mai 1879, W. R. Hember, trésorier de la Malthusian League, s'inquiète de la concurrence que produirait l'immigration massive de Chinois :

Si nos arguments peuvent convaincre une nation de semi-barbares miséreux de rester chez eux, tant mieux; sinon, je dis que nous sommes en droit de recourir à la force. [...] On ne peut considérer sans inquiétude la possibilité d'une entrée massive de ces Chinois, et ceux qui sont attentifs au bien-être humain devraient dès lors se préparer à intervenir (p. 27).

James Blanchard, dans *The Malthusian* de décembre 1884, est atterré par la situation de l'immigration en France :

La France est littéralement envahie et submergée par les races criminellement prolifiques qui franchissent ses frontières, les Belges, les Allemands, les Italiens. [Ces derniers] se répandent partout dans le pays, arrachant le pain de la bouche des Français, les concurrençant à la baisse sur leur propre marché [du travail] (p. 561-562).

La même crainte habite occasionnellement les néo-malthusiens français, comme le montre la phrase suivante de Lacombe :

Notre crainte est le trop-plein d'étrangers envahissant la France. Travaillez à empêcher ce trop-plein (*Génération consciente*, novembre 1908, p. 1).

L'immigration dangereuse n'est cependant pas un thème dominant chez eux, tant s'en faut.

### **CONSÉQUENCES DU CREDO NÉO-MALTHUSIEN : L'OPPOSITION DES SOCIALISTES**

Une doctrine qui fait de l'actualisation d'un potentiel naturel de reproduction la cause principale, voire unique des dysfonctions de la société devait nécessairement entrer en conflit

avec la doctrine socialiste. La polémique entre les deux est omniprésente dans les documents des néo-malthusiens anglais et mériterait un exposé séparé. Mentionnons ici trois longs articles du *Malthusian* de mai, juin et juillet 1883, qui critiquent le socialisme, entre autres raisons, pour son incapacité à proposer des remèdes réalistes aux maux de la société, ainsi que ces deux passages du discours de C. R. Drysdale devant l'assemblée générale de la Malthusian League en 1884 :

Certains socialistes préconisent le recours à la dynamite et à des agents destructeurs pour confisquer par la force tous les résultats accumulés par les compétences, les efforts et les épargnes d'autres gens. Ce clan réactionnaire se déclare antimalthusien dans le but de faire sombrer rapidement dans la misère ceux qu'il dupe; il compte sur l'agonie du désespoir pour renverser l'ordre social actuel (*The Malthusian*, juin 1884, p. 516).

S'adressant aux politiciens, il ajoute :

Pourquoi donc ne chercheriez-vous pas le moyen approprié d'expliquer aux classes pauvres que ce sont les familles nombreuses qui sont seules responsables des bas salaires ? (*Ibid.*)

Comment une telle déclaration pourrait-elle ne pas heurter profondément les socialistes, dont elle remet en cause la raison d'être ? Il en va de même de la déclaration suivante, faite devant l'assemblée générale de 1920 de la Malthusian League par Charles Vickery Drysdale, le président de l'époque :

Nos doctrines sont plus que jamais requises d'urgence. Il ne s'agit plus seulement maintenant de rendre acceptable le système social actuel et de la sorte d'éliminer pauvreté, agitation et guerre, et d'améliorer la race, mais aussi de fournir un enseignement qui barre la route au bolchevisme. Harcelés comme ils le sont, les contribuables, les employeurs et tous ceux qui souhaitent éviter la révolution seraient bien avisés d'accorder jusqu'à la limite de leurs moyens un appui à la Ligue malthusienne (*The Malthusian*, juin 1920).

Du côté français, les textes charriant explicitement l'idéologie de droite sont moins nombreux, compte tenu des origines du mouvement français, mais les professions de foi individualistes sont difficilement compatibles avec la doctrine des socialistes français.

Dans *Le Malthusien* de février 1911, E. Armand défend la thèse individualiste, qu'il présente comme étant aussi la thèse néo-malthusienne. La même idéologie individualiste domine l'« appel aux femmes » publié dans le n° 60 de *Génération consciente* (mars 1913) par la féministe Jeanne Marquis, qui

déclare avoir mesuré toute la portée sociale du néo-malthusianisme :

J'en ai senti la valeur au point de vue individuel, moi qui pense que dans notre monde l'individu est la seule réalité existante — la société n'étant à mes yeux qu'une entité vide (p. 3).

En décembre 1913, *Génération consciente* s'en prend violemment à la loi de juillet 1913 accordant des allocations aux familles nombreuses nécessiteuses, car non seulement elle renforce l'emprise de l'État sur les citoyens, mais, en outre,

les professionnels de la mendicité, et ceux qui vivent directement ou indirectement de l'exploitation de la charité publique ou privée, tous ces intrigants, ces flagorneurs de la richesse et de la puissance à l'âme vile et rampante, si nombreux dans le prolétariat de la ville et des champs, vont se jeter sur les allocations prévues par la loi du 14 juillet avec d'autant plus de facilité que, presque toujours, ces individus sont parmi les plus prolifiques de notre société (p. 1).

Dans *La Grande Réforme* de mars 1936, Manuel Devaldès s'en prend à Oswald Spengler, qu'il accuse de « réifier » l'« entité histoire » :

tant que les humains à l'esprit docile considéreront qu'ils sont assujettis à la fatalité, alors qu'ils sont avant tout victimes de leurs tares physiques, intellectuelles ou morales, ils pourront être assurés de subir le mauvais sort qui jusqu'ici les accable. [...] Dans la question de la surpopulation et de la guerre, cette vérité est évidente (p. 4).

et l'antidote à ces faux déterminismes est bien connu :

il s'appelle : la limitation des naissances (p. 4).

Les débats entre néo-malthusiens et socialistes français occupent une place importante dans les périodiques des premiers, où plus d'une trentaine de textes leur font écho. Notons en particulier, dans le n° 27 de *Génération consciente* (juin 1910), le commentaire du socialiste Naquet sur la traduction française du livre de George Drysdale (*La pauvreté. Sa seule cause, son seul remède*, dont le même mensuel recommande vivement la lecture dans son n° 40, déjà cité) :

Malheureusement de nos jours, les néo-malthusiens — y compris ceux qui, comme M. Robin (de Cempuis) sont socialistes, ou même anarchistes — font du néo-malthusianisme l'objet exclusif de leur activité, et se bornent, en ce qui concerne les réformes sociales, à des affirmations platoniques. Il en résulte que les diverses écoles socialistes voient dans le néo-malthusianisme un adversaire. [...]

La loi de Malthus est une loi réelle. Mais si c'est une loi scientifique qui doit servir de point d'appui aux sociologues, elle n'offre par elle-même aucun moyen pratique de solutionner les problèmes sociaux. La société doit se modifier d'abord, assurer avec l'unité du monde le bien-être momentané de ses habitants, après quoi le genre humain, ayant des années devant lui, pourra enseigner le principe de la limitation des familles, en faire la base de la morale nouvelle, et empêcher ainsi que le terrain conquis ne soit reperdu à nouveau par la méconnaissance d'une loi fondamentale et le refus d'obéir aux règles qui en découlent. Le jour où les disciples de Malthus se borneront à l'enseignement scientifique des vérités découvertes par ce grand penseur, et où ils feront de cet enseignement un point d'appui pour le socialisme au lieu de s'opposer à ce dernier, ils désarmeront bien des hostilités qui les paralysent et empêchent leur campagne de produire les heureux effets que, mieux comprise, elle déterminerait sur la mentalité publique. Bien souvent, les différences de points de vue transforment en ennemis ceux qui seraient logiquement destinés à être des alliés. C'est le cas entre socialistes et néo-malthusiens (p. 4).

Dans une longue réponse intitulée « Le néo-malthusisme prépare le socialisme », G. Giroud — celui-là même qui, nous l'avons vu, n'avait trouvé que son « ardente conviction » à opposer aux arguments du même Naquet — réitère la thèse néo-malthusienne orthodoxe, mais conclut :

C'est une erreur grave que de dire que « les néo-malthusiens repoussent comme dénués de valeur les systèmes socialistes » et font du néo-malthusianisme l'objet exclusif de leur activité. Seulement, depuis toujours, si je puis dire, et aujourd'hui encore, les socialistes, et leurs leaders, leurs comités, leurs militants — à part d'humbles et très honorables exceptions — non seulement négligent ou rejettent la loi de Malthus et le néo-malthusianisme, mais les combattent avec une âpreté qui n'a pas toujours l'excuse de la bonne foi (p. 4, bas de la colonne 3).

Les textes tirés des périodiques néo-malthusiens français et cités précédemment dans cet article montrent clairement que la doctrine de ce mouvement donne une priorité absolue à la limitation des naissances, au point de réduire à presque rien l'utilité d'un programme socialiste de réforme des structures de la société capitaliste. À cet égard, Naquet, qui fait partie des socialistes malthusiens, se montre plutôt indulgent envers ses amis néo-malthusiens.

Le long extrait de son texte est très instructif. Relevons, en effet, chez Naquet, le renversement de l'ordre des priorités par rapport à celui des néo-malthusiens; en bon socialiste, il veut

d'abord un changement de régime social qui procurera un certain bien-être aux classes démunies; alors seulement, les prolétaires seront à même de comprendre le message de Malthus de manière à éviter de perdre l'amélioration de leur niveau de vie. Sans le savoir, il paraphrase ainsi le Malthus des *Principes d'économie politique* et annonce la thèse moderne voulant que le développement économique soit le meilleur moyen de transformer les comportements démographiques.

### **CONCLUSION : LA NATALITÉ, VOILÀ LE MAL**

Je ne peux terminer sans mentionner une caractéristique de l'idéologie des néo-malthusiens français d'avant 1940 qui leur est propre et ne se retrouve pas chez leurs amis anglais, à savoir leur attitude souvent plus que négative envers la natalité, qui équivaut parfois à une forme de nihilisme. On en trouve plusieurs exemples dans les textes de *Génération consciente*.

Le 1<sup>er</sup> juillet 1912, G. Hardy dit ceci des gens qui sont dans la misère :

Ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de se refuser avec une invincible énergie à transmettre la vie, à fournir à la souffrance, sous toutes ses formes, à la mort, de nouvelles et *inutiles victimes* (p. 3-4).

En juin 1913, Édouard Ganche affirme :

En suivant une logique implacable on pourrait soutenir que la procréation est un crime (p. 1).

En mars 1914, à propos de la secte russe des Skoptziz, qui se castrant et sont de ce fait victimes des persécutions du tsar, on lit :

Nous comprenons fort bien leur horreur de la procréation (p. 2).

En juillet 1914, la néo-malthusienne et féministe bien connue Nelly Roussel réagit comme suit à un article plutôt nataliste d'un « adversaire imprévu », le socialiste Gustave Hervé :

Pour la plupart des travailleurs, ce chiffre [de trois à quatre enfants, demandé par Hervé] est beaucoup trop élevé. Un seul enfant même semble superflu dans le plus grand nombre de ménages ouvriers (p. 1).

En août 1914, Victor Mérié prétend que :

Dans la société présente, faire un enfant, c'est créer un peu de souffrance inutile, c'est jeter sur notre ignoble globe un malheureux de plus. On n'a pas le droit de faire ça (p. 1).

En cela, ces néo-malthusiens font écho sur un ton adouci à la pensée de leur fondateur Paul Robin, qui, dans son article « Effroyable situation » paru en octobre 1903 dans *Régénération*, espère contre tout espoir :

Que le peu d'enfants qu'on aura la faiblesse, la maladresse, l'imprudence d'appeler à la vie la trouvent plus calme, plus tranquille, plus simple, plus facilement assurée. Qu'au milieu d'une population humaine très diminuée en nombre s'accroissent les richesses naturelles spontanées; que les individus en jouissent simplement, sans commerce, sans bataille, le travail ne devant être pour tous qu'une courte et agréable diversion des longs loisirs paisibles employés au culte des arts et des relations affectueuses. [...] Et quand le petit nombre d'humains naturellement riches auront pu se rasséréner, j'imagine qu'ils assureront mieux leur destinée. On n'aura plus que des enfants sagement voulus, ou l'on apportera à leur production et à leur développement un soin dont l'industrie des éleveurs et des horticulteurs peut aujourd'hui donner une première idée. Il naîtra une race nouvelle, un homme nouveau plus différent de l'homme actuel que celui-ci ne l'est de l'anthropopithèque, son ancêtre. Tel est mon rêve de rédemption, la dernière branche à laquelle se raccroche mon horreur du désespoir<sup>5</sup> (p. 207).

Ce texte en forme de testament révèle à quel point le contact avec la Malthusian League des grands bourgeois Drysdale a éloigné Robin des rêves révolutionnaires du temps de son affiliation à la Première Internationale socialiste. Lui et ses disciples sont persuadés que la simple raréfaction de l'offre de travailleurs sur les marchés de l'emploi suffira en bonne partie, voire entièrement, à « rendre acceptable le système social actuel » (selon les mots de C. V. Drysdale cités plus haut), c'est-à-dire le capitalisme d'avant l'État-Providence. De la sorte, ils ont perdu la foi dans la nécessité d'une réforme radicale des structures socio-économiques, sans laquelle l'utopie socialiste est vidée de son contenu. Le néo-malthusianisme ouvriériste, n'en déplaise à Francis Ronsin, fournit un exemple de la dérive droitière d'une fraction de la gauche européenne. Il n'est pas le seul si l'on veut bien se rappeler la dérive, beaucoup plus grave, d'une fraction de l'extrême-gauche vers le fascisme.

<sup>5</sup> Le désespoir poussera en effet Robin au suicide neuf ans plus tard.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- CHARBIT, Yves, 1981. *Du malthusianisme au populationnisme. Les économistes français et la population, 1840-1870*. Paris, PUF, 307 p.
- GÉNÉRATION CONSCIENTE. Mensuel, 1908-1914, Paris 20<sup>e</sup>, 27, rue de la Duée.
- LA GRANDE RÉFORME. *Organe de la Ligue de la régénération humaine*. Mensuel, 1931-1939, Paris 20<sup>e</sup>, 14, rue de la Duée.
- LUX, André, 1968. « Évolution et contradictions dans la pensée de Malthus », *Population*, 22, 6 : 1091-1106.
- LUX, André, 1984. « Le Malthus des Principes, arbitre des deux Malthus de l'Essai », dans A. FAUVE-CHAMOUX, éd. *Malthus hier et aujourd'hui*. Paris, Editions du CNRS: 63-74.
- LE MALTHUSIEN. *Contre la pauvreté par la limitation des naissances*. Mensuel, 1908-1914, Paris 20<sup>e</sup>, 51, rue Ramus.
- MALTHUS, Thomas Robert, 1933 [1926]. *An Essay on the Principle of Population*. 7<sup>e</sup> édition (réimpression), Londres, J. M. Dent & Sons, 2 volumes (1<sup>re</sup> édition [réimpression], Londres, MacMillan & Co.).
- MALTHUS, Thomas Robert, 1951. *Principles of Political Economy*. New York, A. M. Kelley (réimpression).
- RONSin, Francis, 1980. *La Grève des ventres. Propagande néomalthusienne et baisse de la natalité française (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*. Paris, Aubier-Montaigne, 255 p.
- THE MALTHUSIAN. *A Crusade against Poverty. Organ of the Malthusian League*. Mensuel, 1877-1921 et 1949-1952, Londres.
- THE NEW GENERATION. Formerly "The Malthusian" (1877-1922). Published by the Malthusian League. Mensuel, 1922-1949. Londres, S. W. 1, 120, Victoria Street.